

## 34e DIMANCHE ORDINAIRE A 2011 CHRIST-ROI

L'évangile de cette fête du Christ-Roi, qui tombe en même que celle de S. Eugène, me rappelle la fresque bien connue de la chapelle Sixtine, le Jugement Dernier de Michel-Ange. Même impression de puissance, de passion, de force. Le cycle de l'année liturgique s'achève sur un tableau saisissant, un texte qui sonne comme les grandes orgues. On comprend qu'une telle scène ait pu inspirer crainte et angoisse, et pas seulement aux médiévaux, car cette séparation entre justes et damnés, qui nous choque tant aujourd'hui et que les tympans des églises romanes ont multiplié à l'envi, fait figure d'avertissement. Car les réprouvés de ce jour ne sont pas tous des assassins, des criminels, des terroristes, en un mot des méchants caractérisés. Mais simplement des gens qui n'ont pas vu. Finalement, des gens normaux, comme vous et moi. Et c'est ce qui rend ce texte si terrible : il peut s'appliquer à chacun de nous. Comme ce riche de l'évangile dont on ne nous dit pas qu'il était particulièrement malhonnête ou cruel, mais seulement qu'il fut réprouvé parce qu'il n'avait pas ouvert les yeux sur le pauvre Lazare qui gisait à sa porte. Eût-il ouvert les yeux qu'il l'aurait probablement secouru d'ailleurs. Oui, nous avons besoin de réconciliation. Non pas parce que nous sommes fondamentalement des êtres mauvais, mais tout simplement parce que nous savons bien, au fond, que nous ne sommes pas assez attentifs au bien. Nous avons besoin de réconciliation, non tant à cause des péchés que nous commettrions délibérément qu'à cause de ceux qui relèvent de l'omission. Je n'ai certainement pas tué, mais je ne me suis pas assez soucié de mon voisin malade ; je n'ai pas volé, je n'ai pas fait d'excès, mais je n'ai pas non plus donné suffisamment de mon superflu à celui qui manque du nécessaire ; je n'ai pas dit du mal d'autrui mais je ne lui ai pas non plus apporté une parole de consolation quand il en avait besoin. Bref, je n'ai pas agi parce que je n'ai pas su voir.

Ne soyons d'ailleurs pas dupes des situations décrites dans cette parabole : elles pourraient nous culpabiliser parce qu'il est clair que l'on ne saurait supprimer la pauvreté juste avec de la bonne volonté et des bons sentiments. Nous ne sommes pas personnellement responsables de la situation concrète des pauvres. Eux-mêmes sont souvent la cause principale de leur situation. Ne nous laissons donc pas prendre au piège : le résultat serait de nous démobiliser en rejetant le problème au niveau purement politique de la société prise dans son ensemble, mondialisation et globalisation obligeant. Le but de la parabole est précisément inverse : il s'agit d'attirer notre attention sur ce qui est à notre portée. Ce qui nous oblige à nous poser cette question : qui sont donc aujourd'hui ces petits que Jésus nous prescrit de servir ? Bien sûr et comme toujours les pauvres, ceux qui manquent de moyens matériels. Je n'insiste pas : je sais que beaucoup d'entre vous sont déjà engagés dans des œuvres caritatives.

Mais il est une autre pauvreté qui affecte aussi les riches et les puissants de ce monde. C'est justement celle qui est décrite par l'évangile et qui, elle, conduit *au feu éternel*. C'est cette pauvreté radicale qui consiste à avoir rejeté, consciemment, ou perdu, inconsciemment, le sens du bien et du mal. Perdre le sens de Dieu, c'est perdre le sens de l'autre et aussi le sens de soi. C'est une pauvreté qui dégrade celui qui en est touché, mais aussi ceux qui sont ses prochains, en particulier les plus faibles. Il suffit de regarder les journaux pour s'en convaincre chaque jour un peu plus. Le mal abîme tant celui qui le fait que celui qui le subit, à des titres divers.

Oui, reconnaissons-le, voici une pauvreté aujourd'hui très répandue et ô combien contagieuse. Il faut dénoncer l'imposture qui consiste à organiser, à grand renfort médiatique, la confusion des valeurs, comme dans les manuels scolaires par exemple. Cette pauvreté, que Benoît XVI ne cesse de dénoncer et qui a pour nom le relativisme, elle est là, partout, menaçant nos familles, notre entourage, nous-mêmes. C'est à elle qu'il faut s'attaquer en priorité. A quoi bon en effet éteindre les incendies si on ne cherche pas en même temps à décourager et à rééduquer les pyromanes ? Il faut donc agir sur les causes. Et la cause principale de la pauvreté, c'est que l'homme a oublié qu'il est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Autrement dit qu'il tient sa dignité et les grandes lignes de son bonheur de sa relation à Dieu.

La Bonne Nouvelle annoncée aujourd'hui, c'est que Dieu nous invite à coopérer à son œuvre de création. En séparant les méchants des bons, Dieu fait en effet œuvre nouvelle. Comme à l'origine, dans la Genèse, où il séparait la lumière des ténèbres, la terre des eaux, l'homme des animaux. L'œuvre de création est une œuvre de distinction : chaque chose à sa place. Le péché est au contraire transgression, c'est-à-dire empiètement. Il est confusion, mélange, chaos. Il est aveuglement, aveuglement de l'intelligence qui ne sait plus distinguer le bien du mal, aveuglement du cœur qui échange sa condition de créature pour celle de créateur de ses valeurs. Le péché nous ferme les yeux au réel. L'évangile de ce jour nous invite à les rouvrir. Pour voir la réalité en profondeur, avec le regard même de Dieu. Il s'agit de convertir notre regard et de découvrir que tout homme est non seulement image de Dieu mais, plus encore, ami de Dieu. En disant : *Seigneur, quand t'avons-nous vu malheureux ?*, les réprouvés n'ont pas compris que le propre de l'amitié, c'est de partager la souffrance de celui qu'on aime. Le Christ souffre quand on bafoue la dignité d'un seul de ces petits pour qui il a donné sa vie et qui, tous ensemble, nous compris, forment son visage.

C'est pourquoi nous sommes responsables de tous nos actes envers Dieu. De nos actes, pas de nos velléités. Il ne suffira pas d'avoir voulu, il faudra avoir fait. Ce qui reconforte l'assoiffé, ce n'est pas notre pitié, mais le verre d'eau que nous lui tendons. Cette conversion du regard, qui doit mener à la conversion de l'agir, peut commencer très concrètement avec le prochain le plus proche. Ne pas claquer les portes de chez soi à minuit, par exemple, ou ne pas mettre à fond sa sono, c'est avoir découvert que mon voisin existe, c'est avoir appris à lui laisser une place dans ma vie, dans mon cœur. On pourrait multiplier les exemples. Tous nous ramèneraient au souci de l'autre. L'autre aura fini par compter pour moi, j'aurai fini par lui être attentif, au point même de déceler les failles qu'il porte à son insu comme des blessures. En définitive, l'autre aura fini par devenir un visage, un visage qui me révèle en transparence celui du Christ qui l'aime.